

À Kay Scarpetta

De Copperhead

Dimanche 11 mai  
(23:43 pour être précis)

*Un petit poème que j'ai écrit tout spécialement pour vous. Joyeuse fête des Mères, Kay !!!*

(de grâce, tournez la page...)

*La lumière surgit*

*Et l'obscurité*

*que tu as engendrée*

*(& as cru voir)*

*se dissout, se dissout, se dissout !*

*Des frag-*

*ments d'or en éc-*

*lats*

*et le bourreau disparaît sans laisser de trace*

*après les avoir tous pendus*

*La luxure atteint spontanément son propre niveau Dr Mort*

*œil pour œil*

*vol pour vol*

*rêve érotique de ton souffle agonisant*

*Quelques deniers pour tes pensées*

*Garde la monnaie*

*Surveille l'heure !*

*Tic Tac*

*Tic Tac Toc, Doc !*

## CHAPITRE 1

12 juin 2014

Cambridge, Massachusetts

**D**es éclats cuivrés évoquant des échardes de verre aventuriné étincellent au sommet du vieux muret de brique situé derrière notre maison. Je repense aux échoppes en stuc pastel, à leurs toits de tuiles rouges le long du canal du rio dei Vetrai. Je revois les fourneaux rugissants et les cannes à souffler des verriers qui font prendre forme à une boule de pâte en fusion avant le modelage sur des établis de marbre ou de bois. Je m'avance, deux tasses d'expresso sucré au sirop d'agave entre les mains, veillant à ne pas les renverser.

Aussi transparentes que du cristal, elles ont été soufflées à la bouche et leurs anses sont délicatement façonnées. Je me souviens de leur achat sur l'île de Murano, un moment de bonheur. Les arômes d'ail et de poivrons grillés m'escortent dehors. La porte moustiquaire se referme derrière moi dans un léger claquement sourd. Je perçois les effluves des feuilles de basilic frais que je viens juste de ciseler et qui persistent sur ma peau. Ce matin est une perfection. Il ne pourrait être plus grisant.

Ma salade est prête, les sucs, les herbes et épices se mêlent et imprègnent les morceaux de la *ciabatta* que j'ai préparée il y a

quelques jours sur une plaque de cuisson en pierre. Ce pain à l'huile d'olive est meilleur un peu rassis lorsqu'on l'utilise pour confectionner une *panzanella*, une salade au pain. Tout comme la pizza, elle fut l'aliment de base des pauvres. Leur bon sens et leur imagination leur permirent de transformer le moindre bout de *focaccia* et les restes de légumes en *un'abbondanza*. Des plats délicieux qui sont autant d'invitations et de célébrations de l'inventivité culinaire. Ce matin, j'y ai ajouté un cœur de fenouil émincé finement, un peu de gros sel et du poivre moulu. J'ai préféré des oignons doux en place des rouges, plus forts, et parsemé le mélange d'un peu de menthe prélevée sous la véranda. J'y fais pousser des herbes aromatiques dans des pots de terre cuite ventrus que j'ai, jadis, rapportés de France.

Je vérifie le gril installé dans le patio. La chaleur ondule en vagues au-dessus. Le liquide d'allumage et un sac de briquettes sont posés à prudente distance. Mon agent du FBI de mari n'a rien d'un cordon bleu mais il sait allumer de bons feux et se montre très précautionneux en matière de sécurité. Les braises recouvertes d'un duvet de cendres blanchâtres sont d'un orange ardent. Encore quelques instants et les steaks d'espadon s'aligneront sur la grille. Mon attention est à nouveau attirée vers le mur, mettant un terme à mes préoccupations hédoniques.

Je comprends soudain ce que je découvre : des pièces de monnaie. Je fouille ma mémoire, tentant de me souvenir si elles se trouvaient déjà là, tôt ce matin, lorsque j'ai sorti à l'aube mon lévrier Sock. Collé à ma jambe, il ne manifestait aucune intention de faire ses besoins et j'étais particulièrement distraite. Une multitude de pensées défilaient dans mon esprit. J'anticipais avec délice le brunch toscan que nous dégusterions avant de monter à bord de l'avion qui décollait de Boston. Une sorte de brume sensuelle s'attardait dans mon esprit. Je m'étais levée, légère et un peu inconséquente, après une nuit durant laquelle seul le plaisir avait eu de l'importance. D'ailleurs, je me souviens à peine avoir sorti le chien. Les détails de ces quelques minutes dans la cour faiblement éclairée, humide de rosée, se sont estompés.

Il n'est donc pas exclu que je n'aie pas remarqué à cet instant les pièces de cuivre étincelantes, ni quoi que ce soit d'autre qui

indique une intrusion dans notre propriété. Un trouble s'infiltré en moi et me contraint à des pensées que je refuse.

*Tu te crois déjà en vacances alors que nous n'avons pas quitté Cambridge. Tu es plus raisonnable, d'habitude !*

Mon Rohrbaugh 9 millimètres bleu acier, fourré dans son holster puis abandonné sur le comptoir non loin de la cuisinière, fait une incursion dans mon esprit. Le pistolet très léger, avec laser de crosse, ne me quitte pas, pas même lorsque Benton est à la maison. Toutefois, ce matin, je n'avais pas la tête aux armes ou à la vigilance. Je me suis dispensée de gérer les arrivées nocturnes dans mon quartier général, enveloppées de discrètes housses noires et transportées dans mes fourgonnettes blanches dépourvues de fenêtres. Cinq cadavres qui attendent en silence leur rendez-vous avec le dernier médecin qui s'occupera jamais d'eux.

J'ai éludé avec soin les réalités morbides, tragiques, dangereuses mais si routinières, et pourtant je suis ordinairement bien plus raisonnable que cela.

*Merde.*

Cependant, je balaie bien vite ce reproche. Il s'agit d'une plaisanterie. Rien de plus.

## CHAPITRE 2

Notre maison de Cambridge fut construite au dix-neuvième siècle. Elle s'élève en bordure nord du campus de Harvard, au coin de la Divinity School, en face de l'Académie des arts et des sciences. Nous ne comptons plus les gens qui prennent un raccourci en traversant notre propriété. Elle n'est pas clôturée, et le muret constitue davantage une ruine ornementale qu'une barrière. Les enfants adorent l'escalader et se cacher derrière.

*Sans doute l'un d'entre eux, un peu désœuvré depuis que l'année scolaire est terminée.*

Je foule l'herbe, qui s'allume par instants de taches dorées de soleil, et atteins le banc de pierre qui encercle le magnolia. Benton s'y est installé pour lire le journal pendant que je préparais le brunch.

- Tu as vu ce qui était posé sur notre mur ?
- Quoi donc ?
- Des pièces de monnaie.

Sock s'est étendu de tout son long à ses pieds et me destine un regard accusateur. Il sait parfaitement ce qui l'attend. Lorsque j'ai tiré une valise hier soir et procédé à un inventaire de nos affaires de tennis et de l'équipement de plongée, la consternation l'a envahi. Il s'est réfugié dans cette attitude trop émotionnelle que je connais bien, à ceci près qu'elle me semble encore plus intense aujourd'hui. Quoi que je fasse, je ne parviens pas à le rassurer. Je tends un expresso à mon mari, préparé avec des grains entiers que j'ai moulus peu avant, un stimulant à la fois

robuste et suave qui nous donne faim de tous les plaisirs de ce monde.

Il goûte le breuvage avec prudence.

– As-tu vu quelqu'un les déposer ? Lorsque tu as allumé le gril, les pièces étaient-elles déjà là ?

Il tourne la tête et les détaille, brillantes, alignées bord à bord au sommet du mur.

– Non, je n'ai rien remarqué et je n'ai vu personne. Ce qui est certain, c'est qu'on n'a pas pu les poser à cet endroit depuis que je suis sorti. Selon toi, quand les braises seront-elles prêtes ?

C'est sa façon de quémander un petit compliment. Benton ne diffère pas des autres en la matière. Il replonge aussitôt dans l'article qu'il lisait au sujet de l'augmentation spectaculaire des fraudes à la carte de crédit.

Je le rassure :

– Elles sont parfaites. Merci. Peut-être encore quinze petites minutes.

La lumière oblique de cette matinée joue avec sa chevelure argentée, un peu plus longue qu'à l'accoutumée. Une mèche tombe sur son front et ses cheveux rebiquent dans la nuque.

Je contemple les beaux méplats de son visage, les rides de rire et la fossette qui creuse son menton volontaire. Ses élégantes mains effilées m'évoquent toujours celles d'un musicien lorsqu'il tient un journal, un livre, un stylo ou une arme. Le parfum subtil d'humus de son after-shave me parvient lorsque je me penche au-dessus de lui pour parcourir l'article.

Je déguste une gorgée de mon expresso, et mes déplaisants et récents ennuis avec des cybervoleurs affluent.

– Que pourront tenter les banques si ce phénomène s'aggrave encore ? Le monde finira en faillite à cause de criminels que nous ne pouvons ni voir ni arrêter.

Il tourne une page et le papier geint faiblement. Il répond :

– D'autant que l'utilisation délictueuse des *keyloggers*, ces enregistreurs de frappe, a explosé, et qu'elle est de plus en plus difficile à détecter. Quelqu'un se procure ton numéro de carte et effectue des achats *via* des comptes du style PayPal, souvent de

l'étranger. Le genre presque intraçable. Sans même évoquer les logiciels malveillants.

– Cela fait pas mal de temps que je n'ai rien commandé sur eBay. Et je ne suis pas inscrite sur des sites de petites annonces, ni sur aucun forum.

Nous avons déjà eu cette conversation plusieurs fois. Mon mari reprend :

– Ce type de situation est exaspérant. Mais d'autres gens prudents se font aussi avoir.

– Certes, mais pas toi.

Je passe mes doigts dans sa chevelure épaisse et soyeuse qui a blanchi avant même que je ne le rencontre, quand il était encore très jeune. Il continue :

– Tu fais plus d'achats que moi.

– Voilà qui m'étonne, avec ton goût pour les costumes élégants, les cravates en soie, et les chaussures de luxe. En revanche, étant entendu ce que je mets chaque jour... Des pantalons de treillis, des blouses, des sabots en plastique de salle d'opération, des boots. Sauf bien sûr, lorsque je suis convoquée à une audience.

– Ah, laisse-moi t'imaginer habillée pour le tribunal. Tu portes une jupe, cette jupe droite à rayures très fines, celle avec la petite fente derrière.

– Et des trotteurs tout ce qu'il y a de convenable.

Il me regarde et j'aime la courbe mince mais virile de son cou.

– Disons que l'adjectif « convenable » est incompatible avec le fantasme qui me traverse l'esprit.

Mon doigt descend de sa deuxième cervicale vers la septième. Je masse avec douceur et lenteur le muscle trapèze. Il se détend et je sens son humeur changer, devenir langoureuse, sous la caresse. Je suis sa plus grande faiblesse, affirme-t-il avec sincérité. Il ajoute néanmoins :

– En réalité, il est impossible de suivre toutes les innovations qui voient le jour en matière de logiciels malveillants, ceux qui enregistrent les frappes de clavier pour les expédier à des pirates. Tu ouvres un simple fichier joint à un mail et tu te retrouves contaminée. Difficile de se concentrer lorsque tu me fais des trucs comme ça...

– De quelle façon un tel logiciel pourrait-il s’implanter dans nos machines avec tous les antivirus, les mots de passe éphémères, les pare-feux que Lucy a installés sur notre serveur et nos messageries ? Mais, j’ai l’intention de t’empêcher de te concentrer. La très ferme intention.

La caféine et l’agave produisent leurs effets. Le souvenir de sa peau, de sa minceur nerveuse alors qu’il me champouinait sous la douche, massait mon cuir chevelu et mon cou, me caressait jusqu’à ce que je n’en puisse plus, me trouble. Je ne me suis jamais lassée de lui. C’est impossible.

– Aucun logiciel de protection ne peut repérer un programme de piratage tant qu’il ne le connaît pas, Kay.

– Je doute qu’il s’agisse de la bonne explication.

Ma nièce Lucy, une passionnée de technologie, ne tolérerait jamais une telle violation du système informatique de mon quartier général – le Centre de sciences légales de Cambridge, ou CFC. Elle l’a programmé et l’entretient. Au demeurant, selon moi, l’aspect le plus perturbant se résume au fait que je vois bien davantage Lucy en hacker et délinquante informatique qu’en victime.

Benton tourne une autre page du journal. Je dessine du bout de l’index l’arête de son nez droit, la courbure de son oreille alors qu’il suppute :

– Ainsi que je l’ai dit, je pense que quelqu’un a relevé le numéro de ta carte bancaire dans un restaurant ou un magasin. Lucy partage mon opinion.

– À quatre reprises depuis le mois de mars ?

Pourtant, je suis ailleurs, toujours dans notre salle de bains carrelée de faïence biseautée, copiée sur celle des stations de métro. L’eau de la douche dégouline ou cascade. Son clapotis parfois bruyant accompagne nos mouvements.

Benton continue :

– De surcroît, tu autorises Bryce à s’en servir lorsqu’il passe des commandes par téléphone à ta place. Certes, il ne ferait jamais rien d’imprudent, du moins pas intentionnellement. Cela étant, je préférerais que tu évites, dorénavant. Bryce ne comprend pas la réalité de la même façon que nous.

– Il voit pourtant les pires choses chaque jour.

– Ça ne signifie pas pour autant qu’il les comprend. Bryce est naïf et confiant. Bref, à l’opposé de nous.

La dernière fois que j’ai demandé à mon chef du personnel de régler un achat à l’aide de ma carte bancaire remonte à un mois. J’envoyais des gardénias à ma mère, pour la fête des Mères. J’ai reçu le dernier rapport m’informant d’une fraude hier. Je doute fort qu’elle soit liée à Bryce ou à ma mère. Toutefois, si une de mes bonnes actions se retournait contre moi, une telle indécatesse ne me surprendrait pas, venant de ma famille dysfonctionnelle. En sus des reproches maternels habituels et des comparaisons avec ma sœur Dorothy, peu flatteuses pour moi. Ma sœur serait jetée en prison si le narcissisme triomphant devenait un crime.

La topiaire de gardénias a engendré un affront dépourvu de la moindre considération, au prétexte que ma mère en fait pousser dans son jardin. « Et pourquoi pas offrir de la glace à un Inuit ? Dorothy m’a envoyé les plus jolies roses du monde, avec des branches de gypsophile », fut l’appréciation de ma mère. Peu importe que je lui aie fait expédier sa plante préférée qui, elle, est toujours en vie alors que les roses coupées de ma sœur doivent être fanées.

J’abandonne mes pensées pour répondre à mon mari :

– C’est très agaçant et, bien sûr, ma nouvelle carte arrivera durant notre séjour en Floride. Je vais devoir partir sans. Pas idéal en vacances !

– Tu n’en as pas besoin. Je t’inviterai partout.

Ce qu’il fait toujours. Je gagne très bien ma vie mais Benton est fils unique et vient d’une famille riche, très riche. Parker Wesley, son père, a habilement investi la fortune héritée de ses parents dans des biens très revendables, et notamment des œuvres d’art prestigieuses. Des chefs-d’œuvre signés Miró, Whistler, Pissarro, Modigliani, Renoir et autre étaient, par intermittence, suspendus aux murs de la maison des Wesley. Il a également acquis des voitures de collection et des manuscrits rares, qui furent tous, un jour ou l’autre, revendus. La seule difficulté consistait pour lui à savoir quand s’en défaire. Benton possède un tempérament assez

similaire. Mais son éducation très Nouvelle-Angleterre lui a aussi enseigné une logique implacable et cette détermination yankee inflexible qui supporte l'inconfort et le dur labeur sans sourciller.

Cela ne signifie en rien qu'il ne sache pas bien vivre ou qu'il se soucie le moins du monde de ce que peuvent penser les gens. Benton n'aime pas les affichages ostentatoires, ni le gâchis, mais il fait à sa guise. Je jette un regard à notre élégant jardin. Notre magnifique maison de bois à été récemment repeinte, ses murs de planches horizontales en gris-bleu et ses volets en gris granit. Le toit est couvert d'ardoises sombres. Deux cheminées de brique rouge patinée en émergent. Certaines des fenêtres ont conservé leurs vitres un peu ondulées d'origine. Au fond, nous aurions pu mener une vie parfaite et privilégiée, n'eussent été nos professions respectives. Mon attention est à nouveau captée par les petites pièces de monnaie qui rutilent sous le soleil.

Sock semble figé, étendu sur l'herbe, les yeux ouverts. Il épie le moindre de mes mouvements alors que je me rapproche du muret, environnée par le parfum des roses anglaises, couleur abricot et rose pâle strié de nuances d'un jaune lumineux. Les rosiers grimpants florissant ont conquis presque la moitié du mur de vieilles briques en hauteur. Ce printemps, l'éclatante santé de mes roses thé me réjouit.

Les sept pièces à l'effigie de Lincoln présentent toutes leur face et ont été frappées en 1981, un détail déroutant. Elles ont un peu plus de trente ans et semblent neuves. Peut-être sont-elles fausses ? La date m'interpelle. 1981, l'année de naissance de ma nièce Lucy. Et aujourd'hui, je célèbre mon anniversaire.

Je scrute le mur long d'une quinzaine de mètres et haut d'environ un mètre cinquante. Me vient souvent le sentiment qu'il s'agit d'une sorte de ride du temps, un hublot qui nous connecterait aux autres dimensions, un portail entre *eux* et *nous*, nos vies d'aujourd'hui et le passé. Ce qui reste du mur s'est transformé en métaphore pour résumer nos tentatives afin de nous protéger de ceux qui voudraient nous faire du mal. Impossible souhait lorsqu'on a affaire à un intrus très déterminé. Une étrange sensation me parcourt, très loin dans mon esprit, hors d'atteinte.

Un souvenir. Un souvenir enfoui très profond ou indéfinissable. Je m'exclame :

– Mais enfin, pourquoi quelqu'un abandonnerait-il sept pièces, toutes face vers le haut, toutes frappées la même année ?

La surface balayée par nos caméras de vidéosurveillance exclut les coins les plus reculés du mur, qui penche un peu et se termine par des piliers de roche calcaire recouverts de lierre.

Lorsque notre maison fut construite au début des années 1800 par un riche transcendantaliste, la propriété couvrait tout un pâté de maisons et était ceinte par un mur sinueux. Il n'en reste qu'un fragment de briques en ruines et deux mille mètres carrés de terrain, coupé par une étroite allée de pavés qui mène au garage, séparé de la maison, à l'origine une remise à calèches. La vidéo de surveillance ne nous permettra pas de voir la personne qui a laissé ces pièces. Une sorte de malaise m'envahit à nouveau, vestige d'un détail que je ne parviens pas à cerner. J'ajoute au profit de Benton :

– On dirait qu'elles ont été astiquées. Ça paraît d'ailleurs logique, sauf si elles sont fausses.

– Des gamins du voisinage, rien d'autre.

Ses yeux couleur ambre m'étudient par-dessus la ligne du *Boston Globe*. Un sourire joue sur ses lèvres. Il porte un jean, un coupe-vent à la gloire des Red Sox et des mocassins. Il pose sa tasse d'expresso et son journal, se lève et se plante derrière moi. Il enserme ma taille de ses bras, embrasse mon oreille et pose le menton sur mon crâne en chuchotant :

– Si la vie se montrait toujours aussi plaisante, peut-être que je prendrais ma retraite, que j'arrêteraï de jouer aux gendarmes et aux voleurs.

– Jamais. Et si seulement tu ne jouais qu'à cela ! Le repas devrait être bientôt près. Ensuite, nous partirons pour l'aéroport.

Il jette un regard à son portable et tape une réponse rapide, un ou deux mots. Je m'enveloppe de ses bras et m'enquiers :

– Tout va bien ? À qui écris-tu ?

– Tout va parfaitement bien. Je meurs de faim. Allez, fais-moi envie.

Je me laisse aller contre lui, bercée par sa chaleur, caressée par le vent frais et les rayons de soleil.

– Nous avons des grillades de steaks d’espadon enduits d’une légère couche d’huile d’olive mélangée à du jus de citron et de l’origan. En accompagnement, ta *panzanella* préférée avec d’excellentes tomates, des oignons doux, du concombre, du basilic, sans oublier ce vinaigre de vin vieilli en fût que tu aimes tant.

Les feuilles du magnolia frémissent et je hume les délicats effluves citronnés de ses fleurs.

– Du corps et du caractère, comme toi. J’en ai l’eau à la bouche.

– N’oublions pas les Bloody Mary, avec un soupçon de raifort, du citron vert fraîchement pressé et du piment habanero pour nous mettre dans l’esprit de Miami.

Il dépose un baiser sur mes lèvres, se moquant de qui pourrait nous voir, et suggère :

– Et ensuite, on prend une douche.

– Nous venons d’en sortir.

– Une autre s’impose. Je suis certain que cela nous fera du bien. Peut-être ai-je un autre cadeau pour toi. Si tu t’en sens l’envie.

– La question est plutôt : si toi, tu t’en sens l’envie.

Il m’embrasse à nouveau, un long baiser intense. J’entends au loin l’écho des pales d’un puissant hélicoptère. Il argumente :

– Nous disposons d’encore deux heures avant de partir pour l’aéroport. Je t’aime, Kay Scarpetta. Davantage chaque minute, chaque jour, chaque année qui passe. Quel sort m’as-tu jeté ?

– De bons petits plats. Je sais me tenir dans une cuisine !

– Le jour qui t’a vue venir au monde est un jour heureux.

– Pas selon ma mère.

Il s’écarte soudain imperceptiblement de moi, comme si son regard venait de surprendre un mouvement. Il cligne des yeux sous le soleil en fixant l’Académie des arts et des sciences qui s’élève un peu au nord de notre maison, séparée de notre propriété par une rue et une haie de maisons.

Je lève à mon tour le visage. Le bruit haché du rotor de l’hélicoptère se rapproche.

– Quoi ?

Depuis notre jardin on aperçoit le toit en métal ondulé de l'Académie. Il émerge des cimes du bois touffu qui l'entourne. Son vert m'évoque un cuivre patiné. Les plus grands noms des affaires, de la politique, des sciences ou du monde académique se rencontrent ou donnent si souvent des conférences dans cette institution, que l'on a fini par la baptiser la Maison de l'esprit. Je suis le regard perçant de Benton alors que le vrombissement d'un hélicoptère volant bas se rapproche encore.

– Que se passe-t-il, Benton ?

– Je ne sais pas trop. J'ai cru voir un éclair lumineux là-bas, comme le flash d'un appareil photo, mais en moins éblouissant.

Je scrute la cime des arbres centenaires et les différents angles du toit de métal vert. Cependant, je ne remarque personne, ni rien d'inhabituel. Une seule suggestion me vient alors que Benton expédie un bref texto :

– Peut-être la réverbération sur une vitre de voiture ?

– Non, ça venait des arbres. J'ai d'ailleurs l'impression que c'était la seconde fois, sans certitude. J'ai vu un truc du coin de l'œil. Un scintillement, un éclat de lumière. J'espère juste qu'il ne s'agit pas d'un foutu reporter armé d'un téléobjectif.

Il fixe le ciel. L'hélicoptère produit maintenant un véritable vacarme. Nous voyons apparaître l'Agusta à l'élégant fuselage, bleu marine brillant, orné d'une bande d'un jaune claquant, au ventre plat argenté. Son train d'atterrissage n'est pas sorti. Je sens ses vibrations jusque dans mes os. Sock s'est recroquevillé dans l'herbe, tout contre mes pieds. Stupéfaite, je fixe l'appareil et m'exclame :

– Lucy ! Mon Dieu, mais que fait-elle ?

Ce n'est pas la première fois qu'elle survole la maison, toutefois jamais à si basse altitude.

Les pales en matériau composite brassent l'air bruyamment, agitent la cime des arbres alentour. Ma nièce se maintient à moins de cent cinquante mètres au-dessus de nos têtes. Elle tourne autour de la maison dans un déluge de décibels puis s'immobilise en vol stationnaire, le nez de l'appareil obliquant vers le sol. Je distingue la ligne de son casque et sa visière teintée avant qu'elle reparte. L'appareil perd encore un peu d'altitude et sur-

vole l'Académie des arts et des sciences. Il contourne sans hâte le vaste terrain avant de disparaître.

– J'ai l'impression que ta nièce vient tout juste de te souhaiter un heureux anniversaire.

– Ne reste plus qu'à croiser les doigts pour que des voisins ne portent pas plainte auprès de la FAA pour violation de la réglementation sur les nuisances sonores.

En dépit de cette remarque, je suis ravie et très émue par le geste de Lucy. Benton consulte à nouveau son téléphone. Il rétorque :

– Il n'y aura pas de problèmes. Elle pourra toujours incriminer le FBI. Alors qu'elle se trouvait dans cette zone, je lui ai demandé d'effectuer une petite reconnaissance, expliquant qu'elle ait dû voler si bas.

– Tu étais au courant, n'est-ce pas ?

Je pose cette question alors même que je connais la réponse. Il savait précisément à quelle heure ma nièce survolerait la maison. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il traînait dans la cour. Il s'assurait que nous serions dehors pour assister à sa démonstration. Son regard est toujours perdu en direction du bois, du toit vert en cantilever. Il annonce :

– Pas de photographe. Personne équipé d'un appareil ou d'un télescope.

– Tu viens de lui demander de vérifier ?

– Oui et la réponse est « pas de visuel », déclare-t-il en me montrant les trois mots qui se sont affichés sur l'écran de son iPhone, un message de Janet, la compagne de Lucy.

Elles volent souvent ensemble. Leur seul objet ce matin était-il de me souhaiter un assourdissant et théâtral anniversaire ? Une autre pensée chasse la précédente : l'hélicoptère bimoteur de fabrication italienne que pilote ma nièce évoque fortement les appareils utilisés par les forces de l'ordre. Les voisins songeront sans doute que sa présence se justifiait puisque le président Obama est attendu à Cambridge en fin de journée. Il séjournera dans un hôtel à proximité de la Kennedy School of Government, à moins de deux kilomètres de chez nous.

Mon mari reprend :

– Rien de suspect. Si quelqu'un était grimpé dans un arbre ou un truc de ce genre, il avait disparu à son arrivée. T'ai-je dit que je mourais de faim ?

Mon attention est une nouvelle fois attirée vers le mur. Je m'entends répondre :

– Dès que notre pauvre chien tremblotant condescendra à faire ses besoins. Détends-toi encore quelques minutes. Il s'est déjà montré très obstiné ce matin, et ça devrait empirer.

Je m'accroupis sur l'herbe, caresse mon lévrier et m'efforce de le rassurer, quitte à babiller :

– Ce gros machin volant qui faisait tant de bruit est parti et je suis là. Il s'agissait juste de Lucy. Inutile d'avoir peur.